CAÏN (*après un moment de stupéfaction*). Ma main ! elle est rougie ; et avec — quoi ?

(Long silence. — Il promène lentement ses regards autour de lui.)

Où suis-je ? Seul ! Où est Abel ? où est Caïn ? Se peut-il que ce soit moi ! Mon frère, éveille-toi ! Pourquoi restes-tu là, gisant sur le gazon ? Ce n'est pas l'heure du sommeil. — Pourquoi es-tu si pâle ? qu'as-tu ? — tu étais plein de vie ce matin ! Abel ! je t'en conjure, ne te joue pas de moi ! Je t'ai frappé trop rudement ; mais le coup n'est pas mortel. Ah ! pourquoi m'as-tu résisté ! Ceci est une feinte ; tu veux m'effrayer. — Je n'ai porté qu'un coup, — un seul coup. — Remue, — remue donc ! — de grâce, un seul mouvement ! Là, comme cela, — c'est bien ! — Tu respires ! que je sente ton souffle ! O Dieu ! ô Dieu !

ABEL (*d'une voix faible*). Qui parle de Dieu ?

CAÏN. Ton meurtrier.

ABEL. Alors que Dieu lui pardonne ! Caïn, Console la pauvre Zillah : — elle n'a plus qu'un frère maintenant !

(*Abel meurt.*)

CAÏN. Et moi, je n'en ai plus ! — qui m'a ravi mon frère ? Ses yeux sont ouverts ! il n'est donc pas mort ? La mort ressemble au sommeil, et le sommeil ferme nos paupières ; ses lèvres aussi sont entr'ouvertes : donc il respire ; et cependant je ne sens point sa respiration. — Son cœur ! — son cœur ! oh ! voyons s'il bat ! Il me semble... — Non ! — non ! il faut que ce soit une vision, ou que je sois devenu l'habitant d'un autre monde pire que celui-ci. La terre tourne autour de moi. — Qu'est ceci ! c'est humide.

(Il porte la main au front d'Abel, puis la regarde.)

Et pourtant il n'y a pas de rosée ! c'est du sang, — mon sang, — le sang de mon frère et le mien, et répandu par moi ! Que me sert de vivre maintenant que j'ai arraché la vie à ma propre chair ? Mais il ne se peut pas qu'il soit mort ! Est-ce la mort que le silence ? non ; il s'éveillera ; veillons donc auprès de lui. La vie ne saurait être chose si fragile qu'on puisse la détruire si promptement ! — Depuis,

il m'a parlé ; que lui dirai-je ? — Mon frère ! Non ; il ne répondra pas à ce nom, car des frères ne se frappent pas entre eux. N'importe, — n'importe, parle-moi ! oh ! une seule parole de ta douce voix, afin que je puisse supporter encore le son de la mienne !

ZILLAH survient.

ZILLAH. J'ai entendu un bruit étrange ; qu'est-ce que cela peut être ? Eh quoi ! Caïn qui veille auprès de mon époux ! Que fais-tu là, mon frère ? dort-il ? O ciel ! que signifient cette pâleur et ce sang ? — Non, non, ce n'est pas du sang ; car qui aurait pu verser son sang ? Abel ! qu'y a-t-il donc ? — qui a fait cela ? Il ne remue pas, il ne respire pas, et ses mains que je soulève retombent inanimées ! Ah ! cruel Caïn ! comment n'est-tu pas venu à temps pour le sauver ? qui que ce soit qui l'ait attaqué, tu étais le plus fort, tu devais te jeter entre lui et l'assaillant ! Mon père ! — Ève ! — Adah ! venez ! la mort est dans le monde ! (*Zillah s'éloigne en appelant.*)

CAÏN (*seul*). Et qui l'a fait venir ? — moi, — qui abhorre à tel point le nom de la mort que l'idée seule empoisonnait ma vie avant que je connusse son aspect, — je l'ai amenée ici, et j'ai livré mon frère à son froid et silencieux embrassement, comme si elle avait eu besoin de mon aide pour revendiquer son inexorable privilége ! Enfin je suis réveillé, — un rêve funeste m'avait rendu insensé ; — mais *lui*, il ne s'éveillera plus !

Arrivent ADAM, ÈVE, ADAH et ZILLAH.

ADAM. Les cris douloureux de Zillah m'ont amené ici. — Que vois-je ? — Il n'est que trop vrai ! — mon fils ! mon fils ! (*A Ève.*) Femme, contemple l'ouvrage du serpent et le tien !

ÈVE. Oh ! ne parle point de cela maintenant ; le dard du serpent est dans mon cœur ! Mon bien-aimé Abel ! Jéhovah ! m'enlever mon fils ! Oh ! ce châtiment dépasse le crime d'une mère !

ADAM. Qui a commis cet acte affreux ? — Parle, Caïn, puisque tu étais présent. Est-ce quelque ange ennemi qui ne communique pas avec Jéhovah, ou quelque sauvage habitant des forêts ?

ÈVE. Ah! un horrible trait de lumière m'apparaît comme la clarté de la foudre! Ce tison énorme et sanglant arraché de l'autel, noirci par la fumée et rougi de...

ADAM. Parle, mon fils! parle, et donne-nous l'assurance que, toute grande qu'est notre infortune, nous n'avons pas à y joindre un malheur plus grand encore.

ADAH. Parle, Caïn! et dis que ce n'est pas *toi!*

ÈVE. C'est lui; je le vois maintenant;—il baisse sa tête coupable, et couvre ses yeux féroces de ses mains ensanglantées!

ADAH. Ma mère, tu l'accuses à tort. — Caïn? justifie-toi de cette horrible accusation que la douleur arrache à notre mère.

ÈVE. Entends-moi, Jéhovah! que l'éternelle malédiction du serpent soit sur lui! il était fait pour sa race plutôt que pour la nôtre; que le désespoir remplisse tous ses jours! que...

ADAH. Arrête! ne le maudis pas, ma mère, car il est ton fils; — ne le maudis pas, ma mère, car il est mon frère et mon époux!

ÈVE. Par lui tu n'as plus de frère, — Zillah plus d'époux, — moi *plus de fils!* — Pour cela je le maudis et le bannis à jamais de ma présence! je brise tous les liens qui nous unissaient, comme il a brisé ceux de sa nature dans ce... — O mort! mort! pourquoi ne m'as-tu pas prise, *moi* qui t'ai méritée la première? pourquoi ne me prends-tu pas maintenant?

ADAM. Ève, que cette douleur naturelle ne t'entraîne pas jusqu'à l'impiété! Un châtiment redoutable nous a été depuis longtemps prédit; maintenant qu'il commence, supportons-le de manière à montrer à notre Dieu que nous sommes humblement soumis à sa volonté sainte.

ÈVE (*montrant Caïn*). *Sa volonté!!!* dis plutôt la volonté de cet esprit incarné de la mort, que j'ai mis au monde pour qu'il semât la terre de cadavres! Que toutes les malédictions de la vie soient sur lui! que ses tortures le chassent dans le désert comme nous le fûmes d'Éden, jusqu'à ce qu'il soit traité par ses enfants comme il a traité son frère! Puissent

les épées et les ailes des chérubins irrités le poursuivre nuit et jour, — des serpents naître sous ses pas, — les fruits de la terre se transformer en cendre dans sa bouche, — les feuilles sur lesquelles il appuiera sa tête pour dormir être semées de scorpions! puisse-t-il rêver de sa victime, et, à son réveil, trembler continuellement devant la mort! Que l'onde limpide se change en sang dès qu'il en approchera sa lèvre impure et cruelle! que tous les éléments le repoussent, et que pour lui leurs lois soient interverties! qu'il vive dans les souffrances dont meurent les autres, et que la mort soit quelque chose de plus que la mort pour celui qui le premier la fit connaître à l'homme! Hors d'ici, fratricide! désormais ce mot sera remplacé par celui de *Caïn* dans toute la suite des générations humaines qui t'abhorreront, quoique leur père! Puisse l'herbe se flétrir sous tes pas! les bois te refuser leur ombre! la terre un asile! la poussière un tombeau! le soleil sa lumière! et le ciel son Dieu! (*Ève s'éloigne.*)

ADAM. Caïn! retire-toi; nous n'habiterons plus ensemble. Pars! et laisse-moi le soin du mort. — Désormais je suis seul; — nous ne devons plus nous revoir!

ADAH. Oh! ne le quitte point ainsi, mon père; n'ajoute pas, sur sa tête, ta malédiction à celle d'Ève!

ADAM. Je ne le maudis pas: que sa malédiction soit en lui-même! — Viens, Zillah!

ZILLAH. Je dois veiller auprès du corps de mon époux.

ADAM. Nous reviendrons quand sera parti celui qui nous a préparé ce funeste office. Viens, Zillah!

ZILLAH. Un baiser encore à cette pâle argile et à ces lèvres naguère si pleines de vie. Mon cœur! mon cœur!

(*Adam et Zillah s'éloignent en pleurant.*)

ADAH. Caïn, tu as entendu, il nous faut partir. Je suis prête, nos enfants le seront bientôt. Je porterai Enoch, et toi sa sœur. Partons avant que le soleil s'approche de l'horizon, et ne traversons pas le désert sous le voile de la nuit.— Parle-moi donc, à *moi*, à *ton* Adah.

CAÏN. Laisse-moi!

ADAH. Hélas! tous t'ont laissé!

CAÏN. Et pourquoi restes-tu? Ne crains-tu pas d'habiter avec celui qui a fait cela?

ADAH. Je ne crains que de te quitter. Quel que soit mon éloignement pour l'action qui t'a privé d'un frère, je ne dois pas en parler; qu'elle reste entre toi et le grand Dieu.

UNE VOIX S'ÉCRIE: Caïn! Caïn!

ADAH. Entends-tu cette voix?

LA VOIX. Caïn! Caïn!

ADAH. C'est le son de la voix d'un ange.

L'ange du Seigneur paraît.

L'ANGE. Où est ton frère Abel?

CAÏN. Suis-je le gardien de mon frère?

L'ANGE. Caïn! qu'as-tu fait? La voix du sang de ton frère crie et monte jusqu'au Seigneur! — Maintenant tu es maudit sur la terre qui a bu le sang fraternel versé par ta main égarée! Désormais le sol que tu cultiveras ne cédera pas à tes efforts; à dater de ce jour tu vivras en fugitif et promèneras sur la terre ta vie errante et vagabonde!

ADAH. Ce châtiment est au-dessus de ses forces. Vois, tu le repousses de la face de la terre, et la face de Dieu lui sera cachée! S'il erre en fugitif, il arrivera que celui qui le rencontrera le tuera.

CAÏN. Plût au ciel! mais qui sont ceux qui me tueront? où sont-ils sur la terre encore inhabitée?

L'ANGE. Tu as tué ton frère; qui te répond que ton fils ne t'en fera pas autant?

ADAH. Ange de lumière! sois miséricordieux; ne dis pas que ce sein douloureux nourrit dans mon enfant le meurtrier de son père!

L'ANGE. Il ne serait que ce qu'est son père. Le lait d'Ève n'a-t-il pas nourri celui que maintenant tu vois baigné dans les flots de son sang? le fratricide peut bien engendrer le parricide. — Mais il n'en sera point ainsi. — Le Seigneur, ton Dieu et le mien, me commande d'imprimer son sceau sur Caïn, afin que nul n'attente à ses jours. Quiconque tuera Caïn attirera sur sa tête une vengeance sept fois plus terrible. Viens!

CAÏN. Que veux-tu de moi?

L'ANGE. Mettre sur ton front une marque qui te mette à l'abri d'un forfait pareil à celui que tu as commis.

CAÏN. Non; je préfère mourir.

L'ANGE. Cela ne doit pas être.

(L'ange met la marque sur le front de Caïn.)

CAÏN. Mon front brûle, mais moins encore que ce qu'il contient. Est-ce tout? je suis prêt.

L'ANGE. Depuis ta naissance, tu as été dur et rebelle comme le sol que tu dois désormais cultiver; mais celui que tu as tué était paisible et doux comme les troupeaux qu'il gardait.

CAÏN. Je suis né trop tôt après la chute de nos parents; le souvenir du serpent n'avait point encore quitté ma mère, et Adam pleurait encore la perte d'Eden. Je suis ce que je suis; je n'avais point demandé à naître, et je ne me suis pas fait moi-même, mais si je pouvais par ma mort rappeler Abel à la vie, — et pourquoi non? qu'il revienne à la lumière, et que moi je sois étendu là, sanglant! Ainsi Dieu rendra la vie à celui qu'il aime, et m'ôtera le fardeau d'une existence que je n'ai jamais aimée.

L'ANGE. Qui effacera le meurtre? Ce qui est fait est fait; va! accomplis la tâche de tes jours, et que tes actes ne ressemblent pas au dernier! (*L'ange disparaît.*)

ADAH. Il est parti, éloignons-nous. J'entends notre petit Enoch pleurer dans son berceau.

CAÏN. Ah! il ne sait guère pourquoi il pleure! et moi qui ai versé du sang, je ne puis verser des larmes! Mais toute l'onde des quatre fleuves[8] ne pourrait laver la souillure de mon âme. Crois-tu que mon enfant voudra encore me regarder?

ADAH. Si je pensais qu'il ne le voulût pas, je...

CAÏN (*l'interrompant*). Non, plus de menaces, nous n'en avons eu que trop. Va trouver nos enfants; je vais te suivre.

ADAH. Je ne veux pas te laisser seul avec le mort; éloignons-nous ensemble.

CAÏN. O témoin inanimé et éternel, dont le sang, que rien

ne peut faire disparaître, assombrit la terre et le ciel! ce que tu es *maintenant*, je l'ignore; mais si tu vois ce que *je* suis, sans doute tu pardonnes à celui à qui son Dieu ne pardonnera jamais, non plus que son âme! — Adieu! je ne dois pas, je n'ose pas toucher ce que tu es devenu par moi. Moi qui suis sorti du même flanc que toi, qui ai bu le même lait, qui, tant de fois dans mon enfance, t'ai pressé tendrement sur mon sein fraternel, je ne te verrai plus, et je ne puis même faire pour toi ce que tu aurais dû faire pour moi, — déposer ta dépouille dans son tombeau, — le premier qui ait été creusé pour la race mortelle! Mais qui l'a creusé, ce tombeau? O terre! en retour de tous les fruits que tu m'as donnés, je te donne celui-ci. — Allons maintenant au désert.

ADAH (*se baisse et imprime un baiser sur le corps d'Abel*). Un sort funeste et prématuré, mon frère, a été ton partage! De tous ceux qui portent ton deuil, je suis la seule qui ne doive pas pleurer. Ma tâche est d'essuyer des larmes, non d'en répandre. Pourtant, de tous ceux qui gémissent, nul ne gémit plus que moi, et non seulement sur toi, mais sur celui qui t'a tué. — Maintenant, Caïn, me voilà prête à porter la moitié de ton fardeau.

CAÏN. Nous dirigerons notre marche à l'orient d'Eden; c'est le côté le plus aride, et qui convient le mieux à mes pas.

ADAH. Conduis-moi! tu seras mon guide; puisse notre Dieu être le tien! Maintenant, allons chercher nos enfants.

CAÏN. Et celui qui est là gisant était sans enfants. J'ai tari la source d'une race pacifique qui fût venue embellir son récent hymen, et qui eût tempéré la farouche ardeur de mon sang par l'union de nos enfants avec ceux d'Abel! O Abel!

ADAH. La paix soit avec lui!

CAÏN. Mais avec *moi!* — (*Ils s'éloignent.*)

NOTES

DES TROIS ACTES DE CAÏN.

Caïn fut commencé à Ravenne, le 16 juillet 1821, achevé le 9 septembre, et publié dans le même volume que *Sardanapale* et *les Deux Foscari*, au mois de décembre de la même année.

Aucun ouvrage de lord Byron n'a peut-être excité autant d'admiration sous le rapport de la capacité déployée par l'auteur; aucun ne l'a exposé à autant d'attaques et de récriminations.

Non seulement *Caïn* fut l'objet des critiques les plus sévères dans les journaux de l'époque, mais il donna naissance à un écrit spécial intitulé *Remontrances à M. Murray sur une publication récente*, par un Oxonien.

En apprenant que son éditeur était menacé de poursuites sérieuses par suite de la publication du *mystère*, lord Byron écrivit à M. Murray :

« *Pise*, 8 *février* 1822. Je devais m'attendre à des attaques; mais je lis dans les journaux que l'on vous attaque également. Comment et de quelle façon pouvez-vous être responsable de ce que j'écris ? C'est ce que je suis encore à m'expliquer.

« Si *Caïn* est un ouvrage blasphématoire, *le Paradis perdu* l'est également, et les expressions du gentleman d'Oxford (dans l'ouvrage cité) : « Mal, sois mon bien, » sont précisément tirées de ce poëme. Lucifer ne dit rien de plus dans mon *mystère*.

« *Caïn* n'est point une thèse de théologie, mais un drame, et rien que cela. Si Lucifer et Caïn parlent comme l'on peut supposer qu'ont dû parler le premier meurtrier et le premier rebelle, pourquoi les autres personnages ne parleraient-ils pas selon leurs caractères? On n'a jamais refusé au drame le droit de faire agir les passions les plus violentes.

« J'ai même évité de faire intervenir la Divinité, comme elle paraît dans l'Écriture et chez Milton (mais à tort, selon moi); je l'ai remplacée par un ange, de peur de choquer certaines susceptibilités en donnant une idée imparfaite de ce que doit se figurer l'homme le plus prosaïque du langage de Jéhovah; les anciens mystères le mettaient déjà en scène très fréquemment, j'ai évité cela dans celui de *Caïn*. La tentative d'intimidation qu'ils essaient sur vous, parce qu'ils savent bien qu'elle ne réussirait pas avec moi, me paraît une des lâchetés les plus odieuses qui puissent déshonorer une époque. Quoi! lorsque les éditeurs de Gibbon, Hume, Priestley, Drummond, ont été laissés en paix depuis soixante-dix ans, vous seriez attaqué pour un ouvrage de *fiction!* Il doit y avoir quelque chose au fond de tout ceci, quelque inimitié personnelle; autrement ce serait incroyable.

« Je ne puis que dire : *Me adsum qui feci*. Renvoyez-moi, je vous en prie, toutes les attaques dirigées contre vous; je veux et je dois les subir toutes. Que si vous avez perdu de l'argent dans cette publication, je vous rendrai l'équivalent de votre déficit, ou la totalité du prix du manuscrit; je désire que vous disiez que vous étiez, ainsi que M. Gifford et M. Hobhouse, opposé à la publication de ce *mystère*, que moi seul je l'ai voulue, et que moi seul dois en supporter la responsabilité légale, ou de toute autre sorte, que l'on voudra m'imposer. Si ces poursuites se continuaient, je viendrais en Angleterre, afin qu'on sût à qui s'adresser; tenez-moi au courant; je ne permettrai jamais que vous éprouviez aucun dommage à

cause de moi. Faites de cette lettre l'usage que vous voudrez. BYRON.

« *P. S.* Je vous écris, à propos de cette ébullition de passions mauvaises et d'absurdités, sur les bords de l'Arno, par une lune d'été (car ici notre hiver est plus clair que votre été) qui se reflète dans les eaux du fleuve, sur les ponts, sur les palais. Comme tout cela est calme et limpide! quels atomes nous sommes devant la moindre de ces étoiles ! »

[2] Sir Walter Scott annonça à M. Murray qu'il acceptait cette dédicace.

[3] *Annales du Théâtre*, de M. Payne Collier. *Histoire du Théâtre français*, t. II, p. 55.

[4] On lit ici dans le manuscrit: « Je m'attends à être accusé de manichéisme ou de toute autre hérésie finissant en *isme*, le tout faisant une formidable figure aux yeux, sonnant d'une façon terrible aux oreilles de ceux qui seraient aussi embarrassés de donner la définition de ces mots que les pieux et impartiaux inventeurs de ces épithètes. Je puis d'ailleurs me justifier de ces accusations : je puis même les rétorquer. »

[5] Les *Mémoires d'Alfieri* ont été traduits en français.

[6] « La prière, » dit lord Byron, à Céphalonie, « ne doit pas consister dans l'action de s'agenouiller ou de répéter certains mots d'une manière solennelle ; la dévotion est une affection du cœur, et je la ressens quand je regarde les merveilles de la création; je m'incline devant la majesté du ciel, et, lorsque je savoure les jouissances de la vie, la santé et le bonheur, j'éprouve de la reconnaissance pour Dieu, à qui je les dois. » — « Tout cela est bien, » dis-je; « mais pour être chrétien, il faut aller plus loin. » — « J'ai plus lu la Bible que vous ne le croyez, » me dit-il; « j'ai une Bible que ma sœur, qui est une excellente femme, m'a donnée, et je la lis très souvent. » Il alla dans sa chambre à coucher, et revint en apportant une Bible de poche bien reliée, qu'il me montra.

Conversations du docteur Kennedy avec lord Byron, p. 155.

[7] Il n'y a rien dans *Caïn*, dit lord Byron, contre l'immortalité de l'âme, que je me souvienne ; ce ne sont point là mes opinions ; mais dans un drame, le premier ange révolté et le premier meurtrier doivent parler selon leur caractère. *B.*

[8] Les quatre rivières qui coulaient autour de l'Éden, et conséquemment les seuls fleuves que Caïn connût sur la terre.

WERNER,

OU

L'HÉRITAGE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

A L'ILLUSTRE GOETHE

Cette Tragédie est dédiée par l'un de ses plus humbles admirateurs.

PRÉFACE.

Le drame suivant est tiré en entier de *Kruitzner*, histoire allemande publiée, il y a plusieurs années, dans les *Contes de Cantorbéry*, de Lee, composés, je crois, par deux sœurs. L'une ne fournit que *Kruitzner* et une autre nouvelle; mais elles passent pour être beaucoup supérieures à tout le reste de la collection. J'ai adopté les caractères, le plan et même les paroles de cette nouvelle en beaucoup d'endroits. Quelques caractères ont été modifiés ou altérés, quelques noms ont été changés, et j'ai ajouté un personnage, Ida Stralenheim; pour tout le reste, j'ai suivi l'original. Fort jeune encore (j'avais alors environ quatorze ans), je lus cette nouvelle, qui fit sur moi une impression profonde, et qui déposa en moi le germe de bien des choses que j'ai écrites depuis. Je ne crois pas que ce roman ait jamais été très populaire, ou peut-être sa popularité a-t-elle été éclipsée par d'autres grands écrivains qui ont suivi la même carrière; mais j'ai généralement vu que ceux qui l'avaient lu convenaient de la singulière puissance d'esprit et de conception que l'auteur avait déployée dans cette nouvelle. Je dis *conception* plutôt qu'exécution, car le sujet aurait pu être développé plus habilement. Parmi ceux qui partageaient mon avis relativement à cet ouvrage, je pourrais citer plusieurs noms illustres; mais cela ne serait d'aucune utilité, car chacun doit juger d'après ses propres sentiments. Je renvoie le lecteur à l'histoire originale, afin qu'il puisse voir quels développements je lui ai donnés; et je crois qu'il trouvera plus de plaisir à lire le roman que le drame qui en a été tiré.

J'avais commencé un drame sur ce sujet dès 1815 (mon premier essai dramatique, si l'on en excepte une tragédie, *Ulric et Ilvina*,